

UN ÉTRANGER À RENNES-LE-CHÂTEAU !

Lors de ses recherches pour l'écriture de *Rennes et ses derniers Seigneurs*, René Descadeillas eut l'occasion, au milieu des années cinquante, de questionner sur place de nombreux habitants de Rennes-le-Château qui lui relatèrent, sans hélas les situer précisément dans le temps, plusieurs visites qu'un étranger rendit à l'abbé Saunière. Mais c'est Gérard de Sède qui, le premier, évoqua dans son livre *L'Or de Rennes* sa présence au village en lui attribuant une identité : « *L'hôte le plus mystérieux est celui que les habitants du village en sont réduits à appeler : « l'Étranger » : derrière son incognito se cache l'archiduc Jean de Habsbourg, cousin de l'empereur d'Autriche-Hongrie.* » (1).

Il faudra attendre la parution de *Mythologie du Trésor de Rennes* pour que René Descadeillas précise : « *Paraît-il extraordinaire après cela qu'un jour quelque aristocrate autrichien, peut-être quelque attaché d'ambassade soit venu jusqu'à Rennes voir comment on employait l'argent donné ? Qu'il y soit revenu ? Qu'on l'y ait vu plusieurs fois ?* » (2).

En 1988, Gérard de Sède dans *Rennes-le-Château, le dossier, les impostures* (p. 250), explique à ses lecteurs qu'à l'occasion d'une visite dans la région audoise, l'archiduc Rodolphe rencontra Mgr Boyer et l'abbé Mazières ; qu'ils discutèrent de l'identité du visiteur Jean Orth qui aurait fréquenté les abbés Saunière et Boudet et qu'ensemble ils tombèrent d'accord pour dire qu'il s'agissait de l'archiduc Jean-Salvator, neveu de l'empereur François-Joseph.

Si, comme l'indique Gérard de Sède, Rodolphe de Habsbourg s'est bien rendu dans le département audois en 1975 et y rencontra à cette occasion Mgr Boyer et l'abbé Mazières à la villa Béthanie où les deux religieux s'étaient retirés, il est plus surprenant que ce même auteur puisse connaître et reproduire les termes d'une discussion qui se déroula à huis clos ! On sait par ailleurs qu'en 1975, Mgr Boyer renseigna Otto de Habsbourg, et sa mère l'impératrice Zita, sur un point assez vague de leur généalogie en leur dévoilant un lien entre leur famille et le comte franc Bellon de Carcassonne (778 – 812) par l'intermédiaire des comtes catalans qui lui succédèrent.

En 1982, Otto de Habsbourg, frère aîné de Rodolphe, se rend de nouveau dans l'Aude, à Narbonne pour donner une conférence sur l'Europe. On en retrouve un témoignage à la page 39 du tome I de la 5^{ème} série des Mémoires de la *Société des Arts et des Sciences de Carcassonne* qui en parlent dans la séance tenue le 10 décembre 1982 sous la présidence de M. Georges Cotte : « *M. Decaud a représenté la Société, à la manifestation organisée par la Commission Archéologique de Narbonne, à l'occasion d'une conférence sur l'Europe, par l'archiduc Otto de Habsbourg.* ».

Après la visite de son jeune frère Rodolphe, Otto de Habsbourg s'était exprimé, dans une lettre écrite le 25 février 1976 en réponse à l'auteur Jean Robin, sur sa connaissance des relations entre la Maison impériale d'Autriche et l'abbé Saunière : « *Je dois malheureusement vous dire, que ce que votre lettre contient, m'est malheureusement inconnu. Franchement, je n'ai jamais entendu parler ni de l'abbé ni de Rennes-le-Château.* » (3).

(1) *L'Or de Rennes ou la vie insolite de Bérenger Saunière curé de Rennes-le-Château* par Gérard de Sède, éditions Julliard, 1967, p. 37.

(2) *Mythologie du trésor de Rennes, histoire véritable de l'abbé Saunière curé de Rennes-le-Château* par René Descadeillas, éditions Savary, 1988, p. 49.

(3) *Rennes-le-Château la colline envoûtée*, par Jean Robin, éditions Guy Trédaniel 1982, pp. 141 et 142.

Jean Orth

Dernier des six enfants de Léopold II, prince impérial d'Autriche, prince royal de Bohême et de Hongrie, grand-duc de Toscane, et de la princesse Marguerite des Deux-Siciles, elle-même sœur de Marie-Caroline, plus connue sous son titre de duchesse de Berry, Jean Népomucène Salvator est né à Florence le 25 novembre 1852. Il est prince de Toscane, l'un des fiefs de l'Autriche que pourtant il ne connaît point, et archiduc d'Autriche. De par sa condition, il est colonel d'artillerie à vingt-cinq ans et est nommé général major à vingt-neuf. Dès son plus jeune âge, il souffrait des privilèges, des passe-droits et du favoritisme issus de son droit de naissance qu'il tenait pour absurdes et malhonnêtes. Il tenait en cela de sa tante l'Impératrice Élisabeth qui exérait le formalisme suranné des hiérarchies et des préséances et dénonçait autant qu'elle le pouvait les solennels et méticuleux cérémoniaux de toutes sortes : *« Qu'importent les grandeurs sociales ? Qu'importent les sceptres et les couronnes ? ... Qu'importent les manteaux de pourpres ? Ce ne sont que des baillons dérisoires, des hochets ridicules dont nous essayons vainement de couvrir la nullité de nos personnages, tandis que nous devrions ne penser qu'à sauvegarder les droits imprescriptibles et sacrés de notre vie intime... »*. Jean-Salvator ne cacha jamais une certaine opposition qu'il exprimait dès que possible contre l'autocratie exercée par l'empereur. Il lisait avec intérêt Karl Marx ou Michel Bakourine. À cette époque, l'anarchie gagnait peu à peu l'ancien et le nouveau continent et elle trouva en l'archiduc Jean-Salvator un fervent partisan, pour ne pas dire un adepte.



L'archiduc Jean-Salvator de Habsbourg

Il se démarqua de sa condition d'aristocrate, condition qu'il exérait, au sein de l'armée dans laquelle il avait discerné d'innombrables erreurs et fautes dont une partie de la hiérarchie était responsable. À ses yeux, elle n'était qu'ignorance, arriérisme, infatuation, aveuglement, décrépitude et sottise. Il mit par écrit ses véhémentes critiques en publiant une brochure dans laquelle il montrait du doigt le haut commandement.

Jean-Salvator, qui adorait Schubert, expérimenta la musique en composant un essai de valse dont il dut confier plus tard l'harmonisation à Johan Strauss, alors à l'apogée de sa gloire, tant la partition initiale tenait de la bluette. Le maestro en fit une valse ravissante qu'il inscrivit au programme de ses concerts. L'œuvre reçut un accueil enjoué ainsi que l'archiduc, son compositeur. Ce succès l'incita tout d'abord à composer un opéra-comique mais la tâche s'avérant trop difficile, il se résolut à écrire un livret de ballet : *Les Assassins*. Il fréquentait assidûment l'opéra où dansait celle qui partagera ses lubies, la jeune Ludmilla Stubel.

Jean-Salvator voit d'un œil critique les démonstrations de l'un des maîtres de la science occulte dont Vienne raffole depuis peu : Harry Bastian. Un soir qu'il assiste à l'une des représentations de l'occultiste, fort de sa condition d'archiduc, il prend la parole pour dénoncer ses tours qu'il qualifie de supercherie. En démasquant un simulateur, ce mauvais sujet, Jean-Salvator, s'est pour une fois conduit conformément au vœu de l'empereur François-Joseph qui s'empresse de le féliciter. L'archiduc émet ensuite une brochure sur les séances spirites qui réduit à néant les croyances au surnaturel dont Vienne s'était entichée. Quelques jours plus tard, le quotidien *Neue Wiener Tagblatt* écrivait dans ses colonnes : « *Les séances de démonstration de la science spirite organisées par M. le baron Hellenbach ne pourront plus avoir lieu, par suite du départ du professeur Harry Bastian.* ».

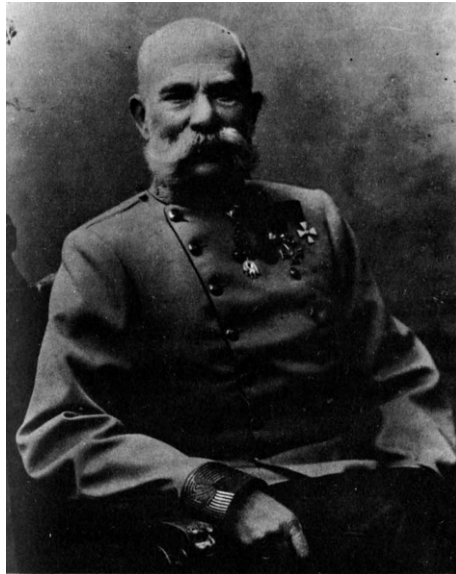
Mais la reconnaissance de l'empereur sera de courte durée car Jean-Salvator, dont le caractère est bien trempé, souffrant depuis toujours de l'impéritie du haut commandement militaire, prend l'initiative de la dénoncer publiquement par la large publication d'un factum intitulé « *Vexation ou Éducation*, par l'Archiduc Jean-Salvator de Toscane, général commandant le 2^{ème} Corps d'armée ». La Hofbourg est courroucée. Les répercussions de cet écrit politique sont considérables à l'étranger. Le mémoire de l'archiduc désigne en effet, on ne peut plus clairement, les points forts et faibles de l'armée autrichienne. L'opinion publique, dans sa majeure partie, blâme l'archiduc et l'empereur décide de sanctionner ce crime qu'il considère comme une trahison. Jean-Salvator devra quitter Vienne au plus vite et rejoindre son corps d'armée à Linz, cité provinciale située sur le Haut Danube, qu'il lui est interdite de quitter jusqu'à nouvel ordre.

En dépit des précautions de censure et malgré la surveillance de la police, *Vexation ou Éducation* passe les frontières de l'empire et est traduit en plusieurs langues. Pendant quatre ans, l'archiduc fait pénitence mais en 1886 il retourne furtivement à trois reprises à Vienne. Durant son exil, Jean-Salvator nourrit des idées de conspiration avec son cousin le prince héritier Rodolphe avec qui il s'entend à merveille et qui est résolu à évincer son père, l'empereur régnant, et à s'emparer du pouvoir. En Bulgarie, le parti de l'indépendance nationale oblige le prince Alexandre de Battenberg à démissionner. Jean-Salvator, qui a l'ambition de lui succéder, pose de façon officielle sa candidature sans avoir soumis ses intentions ni demandé son agrément à l'empereur. Il voulait fixer les destinées de cette nation en la mettant à l'abri des fluctuations d'une politique incertaine, nuisible à son développement. L'archiduc de Toscane renverse ainsi l'édifice diplomatique. Une fois de plus, la Hofbourg, entichée de formalisme et de protocole, voit en cette action désinvolte un défi, voire un crime de lèse-majesté. Son imprudente initiative s'oppose strictement aux vues de l'empereur et du comte Kalnoky ; elle est absolument incorrecte pour un général en service actif, et inexcusable chez un prince que ses traditions et son sang auraient dû faire le parent soumis du souverain. François-Joseph, qui bénéficie d'une excellente police de renseignements, est avisé de ce que son fils Rodolphe et Jean-Salvator tramaient contre lui. Il reste néanmoins clément avec son fils en qui il avait placé depuis longtemps tous les espoirs d'une haute destinée. Il est une autre raison à cette clémence. Dans une lettre du 22 décembre 1886, Rodolphe demande au comte Kalnoky que des réprimandes soient faites à Jean-Salvator parce qu'il a « *négocié avec des politiciens étrangers* » (4).

(4) *Mayerling* par Célia Bertin, aux éditions du Cercle Historia, Librairie Jules Tallandier, 1966, page 64.

C'est peut-être une des raisons supplémentaires pour que l'empereur reporte son entière colère sur Jean-Salvator en qui il voit de toutes façons une mauvaise fréquentation. À partir de ce jour, la police d'empire surveille sans relâche ce dernier. Par convenance politique, pour l'opinion publique, Rodolphe ne perd rien de son rang, mais, en réalité, sa carrière est terminée.

Jean-Salvator, cassé de son grade et expulsé de l'armée maintient pourtant, dans l'espoir d'une revanche, sa candidature au gouvernement de la Bulgarie malgré le désaveu ostentatoire de Vienne qui soutient secrètement Ferdinand de Saxe-Cobourg qui est élu en avril 1887. L'archiduc se retire à Gmunden, au château d'Orth où il y avait passé sa prime jeunesse. C'est dans ce château qu'il décide de partir visiter le monde. De retour à Vienne, il traite avec un armateur pour l'affrètement d'un yacht de cent vingt tonnes avec un équipage et son capitaine. Il s'embarque le 7 juin 1887 pour un voyage de deux ans. S'il revient à Vienne, ce n'est que pour prendre à nouveau la mer sous son nouveau nom de Jean Orth.



L'empereur François Joseph d'Autriche

C'est à Gmunden, le 31 janvier 1889 que Jean Orth apprend la tragique nouvelle qui met l'Autriche en deuil. Les journaux titrent : « *Mort du prince impérial d'Autriche, Archiduc Rodolphe de Habsbourg. Mort de la baronne Marie Vetsera* ». La Hofbourg publie alors cette note officielle :

« Son Altesse impériale et royale l'archiduc Rodolphe, prince héritier, avait décidé avant-hier de partir pour une chasse à Mayerling et y avait convié plusieurs chasseurs, tels que le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos. Hier matin, 30 janvier, quand les invités de Son Altesse se réunirent, ils constatèrent l'absence de leur hôte. Puis ils furent pénétrés de douleur en apprenant l'atroce nouvelle qu'à la suite d'une embolie Son Altesse impériale et royale le prince héritier avait exalté sa grande âme ».

La veille, dans un pavillon de chasse, Rodolphe de Habsbourg et sa maîtresse Marie Vetsera ont été retrouvés tués. L'arme de Rodolphe avait été utilisée par les deux amants pour se donner la mort. Mais qui des deux avait d'abord tiré sur l'autre avant de se tuer ? Le mystère reste entier. Rodolphe et son père étaient en très mauvais termes, l'empereur continuait de voir en son fils un successeur impatient.



L'archiduc Rodolphe



Marie Vetsera



Le château de chasse de Mayerling où furent découverts sans vie l'archiduc Rodolphe et la baronne Marie Vetsera

Depuis ce différend, Rodolphe ne cessait de noyer sa disgrâce dans l'alcool et s'adonnait à la morphine. Malgré le communiqué du 30 janvier, la presse accréditée unanimement la version d'un suicide. Acculée, la Hofbourg se résigne enfin à éclairer le mystère en faisant publier par la *Wiener Zeitung* une déclaration des trois médecins ayant procédé à l'autopsie du prince héritier : « *Son Altesse impériale et royale a succombé à une fracture du crâne de la région antérieure du cerveau. Cette fracture a été causée par un coup de feu, tiré de très près, contre la tempe droite. Il est hors de doute que Son Altesse impériale et royale s'est tiré elle-même le coup de feu et que la mort fut immédiate. Les désordres constatés dans les circonvolutions du cerveau sont des symptômes qui indiquent nettement un esprit anormal et qui permettent de supposer que le suicide est survenu dans un accès de folie.* ». Le 4 février, la presse s'inquiète de la disparition de Marie Vetsera qui n'apparaît dans aucun communiqué officiel. Le suicide déclaré du kronprinz ne résout qu'une partie du mystère ! Il est désormais avéré que la disparue était bien présente à Mayerling la nuit du drame. Qu'est devenu son cadavre ? Le 31 janvier, à 22 heures, son corps, enlevé clandestinement par deux commissaires de police pour être transporté à l'abbaye d'Heiligenkreutz près de Mayerling, y fut inhumé pendant que, sur les injonctions de la Hofbourg, les journaux publiaient l'écrit suivant : « *La jeune baronne Marie Vetsera est morte à Venise, le 29 janvier,*

après une courte maladie ; le corps sera bientôt déposé dans le caveau familial de Pardubitz, en Bohême. ». Rodolphe sera inhumé le 5 février.



C'est dans le petit cimetière sur la colline d'Heiligenkreuz que Marie Vetsera fut discrètement inhumée.

Dans ses souvenirs, la comtesse Larisch, cousine de Rodolphe, confie l'avoir rencontré peu avant le drame au sujet, disait-il, d'une affaire des plus importantes. Le prince lui confia qu'il avait le sentiment d'être sans cesse espionné et craignait d'être arrêté d'un moment à l'autre pour haute trahison. Après lui avoir fait part de ses inquiétudes, Rodolphe regagna le pavillon de chasse où l'attendait Marie Vetsera. Se retirant dans sa chambre, celle-ci ne tarda pas à s'endormir. Soudain, elle sauta du lit et vit dans la pièce voisine, abîmé dans ses pensées, son amant jouant avec un revolver. La suite resta toujours mystérieuse pour les enquêteurs.



Marie de Wallersee qui deviendra la comtesse Larisch. C'est elle qui fit connaître Marie Vetsera à son cousin Rodolphe.

Ces tragiques évènements convainquent Jean-Salvator de quitter définitivement l'Autriche. Le 7 février 1889, l'Orient-Express le conduit à Portsmouth. Il se rend ensuite à Chatham pour acheter un brick qu'il baptisera La *Santa-Margherita* en souvenir de sa mère Marguerite de Toscane et obtenir la licence de capitaine. Mais avant ce départ, l'ex-archiduc prend soin de faire à la presse le communiqué suivant : « *Il est grand temps que je cesse d'être un archiduc pour être un homme. j'ambitionne le droit au travail. Pour me convertir en insecte royal, je me sens beaucoup trop de hauteur. Non, je ne veux pas ressembler à ceux qui gaspillent les deniers du peuple. Si mes égaux tiennent pour honteux de gagner leur pain de chaque jour, moi pas.* ».

De retour à Vienne, Jean-Salvator, toujours terriblement affecté par le drame de Mayerling, décide de changer définitivement de vie et de condition. Par le comte Schaffgotsch, il fait transmettre une lettre à l'empereur François-Joseph dans laquelle il abandonne définitivement et sans réserve ses titres et prérogatives. L'empereur y souscrit immédiatement et, par une décision du 16 octobre 1889, décide d'ôter la nationalité autrichienne à l'ex-archiduc et de le priver du droit de pénétrer dans les États de Sa Majesté (5). Dans une autre lettre, du 20 octobre 1889, il prie l'Empereur de bien vouloir lui conférer le nom de Jean Orth. Sur cette doléance, François-Joseph sera magnanime mais il exige que Jean-Salvator adopte la nationalité suisse. Le 8 décembre 1889, ce dernier envoie une nouvelle lettre à M. Heinrich dans laquelle il explique :

« *Dans le cas où notre Souverain persisterait dans sa volonté de me faire changer de nationalité, prenez sur vous de bien dire, dans votre estimable journal, qu'une semblable idée n'est jamais passée dans mon cœur. Il m'intéresse au plus haut degré qu'on ne me fasse point passer pour un fils ingrat de la Patrie, ainsi que cela se dégage d'un article.* »

(6).

La *Santa-Margherita*, excellent voilier, est un deux mâts de mille trois cent soixante-huit tonneaux. L'équipage se compose de vingt-quatre hommes dont sept Anglais, un Biscayen, deux Danois et un Français, d'origine normande, pour cuisinier. N'étant pas encore un capitaine émérite, Jean Orth recrute le capitaine Peter Sodich. Vers le 15 mars 1890, la *Santa-Margherita* a son plein de charbon et d'eau. En partance depuis le 24, le bateau lève l'ancre le 26 mars 1890 pour être remorqué à l'embouchure de la Tamise. Jean Orth écrit ce même jour à M. Heinrich du port de Chatham : « *Je quitte aujourd'hui l'Europe, cette partie du monde où j'ai passé le premier âge de ma vie, et je recommence à réaliser ainsi, à l'ombre de mon vieux pavillon, mon projet de voyage au Nouveau-Monde.* ». Le lendemain, il se trouve dans le Pas-de-Calais. Quatre-vingts jours plus tard, il est au port d'Ensenada, sur le rio de la Plata (7).

Paul Heinrich, son biographe, publia une lettre de Jean Orth timbrée de La Plata près de Buenos-Aires et datée du 10 juillet 1890 dans laquelle il écrivait : « *Hors de Vienne, tout est tranquille. Ma fidélité à ma patrie est inébranlable et, par dessus la vaste mer, je la salue.* ». Cette ultime lettre apporte les dernières et uniques nouvelles de Jean Orth avant qu'il ne prenne la mer. Le voyage est prévu ainsi : de Buenos-Aires à Port-Stanley, les Iles Falkland, l'Amérique du Sud. De Port-Stanley, par le Détroit de Magellan, il passera de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique.

(5) Le 29 décembre 1902, comme son oncle, l'archiduc Léopold-Salvator renonce à son titre pour vivre en pleine liberté sous le nom de Léopold Wolfing. Il publiera en 1937 un ouvrage *Souvenirs de la Cour de Vienne* (éd. Payot) dans lequel il consacre un chapitre à la disparition de Jean-Salvator. Après son divorce, le 11 février 1903, l'archiduchesse Louise, fille aînée de Ferdinand IV, renonce à son tour à ses titres pour suivre son amant, le pianiste Toselli. Elle prend alors le nom de *comtesse de Montignoso*.

(6) *L'Archiduc Jean-Salvator (Jean Orth)* par A. de Fauciny-Lucinge, éditions Émile-Paul, 1911, page 46.

(7) L'ensemble des historiens relatant le parcours de Jean Orth situe dans son périple une escale à Ensenada sur le rio de la Plata. Il existe également, à l'extrême nord de la péninsule de Californie et sur la côte du Pacifique, un autre Ensenada qui est immédiatement au sud de San Diégo, en territoire mexicain.

À partir de ce jour, toutes les hypothèses auront cours pour expliquer son silence et sa disparition. Pendant que les uns croient que la Santa-Margarita a rencontré une tempête et a sombré au Cap Horn sans laisser un seul survivant, d'autres affirment avoir reconnu l'archiduc au Japon. Courant octobre 1890, les consuls autrichiens à Buenos-Aires et Montevideo reçoivent d'Autriche l'ordre d'entreprendre des recherches. En novembre, les consuls concluent n'avoir comme information que la confirmation que Jean Orth a précisément quitté Buenos-Aires pour le Cap Horn aux commandes de la Santa-Margherita le jour de sa dernière lettre.

Les rumeurs vont bon train qui affirment que le navire s'est perdu corps et biens sur les dangereux récifs du terrible cap. Le gouvernement autrichien, qui n'y croit pas, envoie un bâtiment en Amérique du Sud pour enquêter. Mais le temps faisant son ouvrage, sans aucune nouvelle de l'ex-archiduc, sa mort finit par être rendue officielle. Pourtant, le naufrage du bateau est douteux car aucune trace d'épave n'est relevée dans ce dangereux secteur alors même que les abords du Cap Horn et du détroit de Magellan sont en 1890 très fréquentés du fait du percement de l'isthme de Panama commencé en 1881 et terminé en 1914.

Le temps passe sans que le mystère de cette disparition ne soit élucidé. En 1891, un voyageur viennois affirme avoir reconnu l'archiduc sous l'habit d'un moine. À la même époque, un explorateur des régions antarctiques dit avoir conversé des heures avec un personnage qui était l'ex-archiduc disparu. Il avait pu entrevoir dans son portefeuille l'écusson de la Maison d'Autriche.

Quelque temps plus tard, entre 1894 et 1900, trois témoins affirment avoir vu Jean Orth en Argentine. En 1900, avec l'assistance de la police argentine, le gouvernement autrichien délègue ses meilleurs limiers chargés d'entreprendre sur place des recherches méticuleuses pour retrouver le disparu. Après enquête, il ressort qu'il n'y a pas eu de naufrage important, ni en décembre 1890, ni en janvier 1891 aux endroits empruntés par la Santa-Margarita ; aucun rapport ou note ne fut rédigé par la police argentine qui concernait un étranger d'origine autrichienne ressemblant de près ou de loin à Jean-Salvator ; aucun permis de séjour ne fut autorisé ou délivré au nom de Jean Orth entre 1890 et 1900.

3. Ad^{esse} *Marie-Louise-Annonciade-Anne-Jeanne-Josèphe-Antoinette-Philomène-Apollonie-Tommassa* Alt. Imp. et Roy., née à Florence 31 oct. 1845, DCr. ; m. à Brandeis sur l'Elbe 31 mai 1865 à Charles pr. d'Isenburg-Birstein Alt. Sérén. [*Birstein* en Hesse-Nassau.]

4. Aduc *Louis-Salvator-Marie-Joseph-Jean Baptiste-Dominique-Rénier-Ferdinand-Charles-Zénobius-Antoine* Alt. Imp. et Roy., né à Florence 4 août 1847, col.-propr. du rég. d'inf.autr. no. 68, mbr hon. de l'académie imp. des sciences, chev. de l'O. austr. de la Toison d'Or. [*Palma* dans l'île Majorque.]

5. Aduc *Jean-Népomucène-Salvator-Marie-Joseph-Jean Baptiste-Ferdinand-Balthasar-Louis-Gonzague-Pierre-Alexandre-Zénobius-Antoine* Alt. Imp. et Roy., né à Florence 26 nov. 1852 ; prend le nom de *Jean Orth*, après avoir renoncé à tous les prérogatives de son rang, 16 oct. 1889 ; a disparu depuis le 15 août 1890.

Mère.

Gr.-d^{esse} douair. *Marie-Antoinette*, née p^{esse} de Bourbon-Siciles, née 19 déc. 1814, DCr. ; m. à Naples 7 juin 1833 Alt. Imp. et Roy. [*Orth* près Gmunden dans la Haute-Autriche.]

II. Ligne non régnante de Modène.

(Éteinte quant aux mâles.)

Ci-dessus, dans *l'Almanach de Gotha (annuaire généalogique, diplomatique et statistique)* de 1893 figure bien l'archiduc Jean-Salvator. En revanche dans le même document de 1895, il n'est plus mentionné !

1865 à Charles pr. d'Isenburg-Birstein Alt. Sérén. [*Birstein* en Hesse-Nassau.]

4. Aduc *Louis-Salvator-Marie-Joseph-Jean Baptiste-Dominique-Rénier-Ferdinand-Charles-Zénobius-Antoine* Alt. Imp. et Roy., né à Florence 4 août 1847, col.- propr. du rég. d'inf. austr. no. 58, mbre de l'académie imp. des sciences, chev. de l'O. austr. de la Toison d'Or. [*Palma* dans l'île Majorque.]

Mère.

Gr.-dsse douair. *Marie-Antoinette*, née psse des Deux-Siciles, née 19 déc. 1814, DCr.; m. à Naples 7 juin 1833 Alt. Imp. et Roy. [*Orth* près Gmunden dans la Haute-Autriche.]

II. Ligne non régnante de Modène.

(Éteinte quant aux mâles.)

Almanach du Gotha 1895

En dernier lieu, il est possible que sa trace fut retrouvée à Concordia à la fin 1899 par le sénateur Garzon. Cette piste finit ensuite au Japon comme l'indique la comtesse Larisch dans ses souvenirs. Mais le témoignage le plus convaincant demeure celui du comte de Liniers qui, vers la fin de l'année 1900, se rend à Buenos-Aires pour explorer la Patagonie et la Cordillère des Andes accompagné seulement de ses chevaux, de ses chiens et de trois gauchos pour y entreprendre l'élevage du mouton. Un jour d'octobre 1907, lors d'une chevauchée solitaire qu'il aimait tant à faire, Jean de Liniers se rend à une vingtaine de lieues de son ranch, au nord du lac Viedma, au pied du volcan Fitz-Roy, quand il rencontre un homme d'une cinquantaine d'années, grisonnant et portant une courte barbe. En 1907, Jean Orth, né en 1852, aurait alors été âgé de cinquante-cinq ans. L'homme, de grande taille, invite alors le cavalier à s'arrêter un instant chez lui et demande ce qui l'amène ici. Le comte Liniers se présente alors. L'homme poursuit ses questions en espagnol sans se nommer. Deux autres personnes sortent d'un hangar voisin et rejoignent le comte et son hôte. Il s'agit de deux amis de ce dernier, M. Nicholson qui est anglais et M. Sans-Jack, d'origine allemande. La discussion entamée entre eux quatre est très sympathique et dure une heure à la fin de laquelle Jean de Liniers doit prendre congé. Malgré la distance qui les sépare, les relations entre les deux ranchos se poursuivront jusqu'au mois de décembre 1909. Lors de la troisième rencontre, Jean de Liniers est surpris d'entendre sa nouvelle relation s'exprimer en français. Il lui confie alors s'appeler Fred Otten et être autrichien et lui demande de garder discrète cette confidence. Mais, une fois avisé, et prêtant attention à une multitude de détails, Jean de Liniers croit reconnaître en Fred Otten la personnalité de l'ex-archiduc d'Autriche Jean-Salvator. Nicholson serait un ancien officier de la marine marchande britannique tandis que Sand-Jack serait un géologue allemand. En réalité, dix-sept ans plus tôt, le 10 juillet 1890, le navire de Jean Orth s'était dirigé au sud, vers la Patagonie méridionale dans le but de doubler le cap des Vierges pour atteindre le port chilien de Punta Arenas (aujourd'hui Magellanes), ancienne colonie pénitentiaire comptant en 1890 environ trois mille habitants. Séduit par la région retirée et sauvage, Jean Orth avait décidé de s'y installer. Après avoir exploré le pays, il se transporta dans une région lacustre, sur le versant oriental de la Cordillère. En décembre 1909, Jean de Liniers, qui a obtenu la concession d'un vaste domaine au nord du lac Viedma, se rend à Paris pour finaliser son affaire. Son absence devant durer quatre ou cinq mois, prévoit-il, il sera heureux de retrouver son ami à son retour. Mais diverses considérations familiales retiennent davantage Jean de Liniers en France. De retour à Santa Cruz en décembre 1910, il apprend que Fred Otten est décédé durant l'hiver 1909 d'une maladie pulmonaire qui s'est soudainement aggravée. À la suite, Nicholson et Sand-Jack ont quitté le rancho. Lors de leurs adieux, Jean Orth (Fred Otten) avait fait promettre à Jean de Liniers de ne parler à personne de leur relation : « *Il est si important pour moi qu'on ne sache pas que je suis ici.* ». La promesse fut tenue. L'histoire

de Jean Orth ne tarde pas ensuite à tomber quelque peu dans l'oubli. Elle rejaillit tardivement à deux reprises, par une légende émouvante très répandue à Vienne : « *Quand la princesse Marguerite eut rendu son âme à Dieu, un inconnu pénétra mystérieusement au palais de Toscane, s'agenouilla devant la dépouille mortelle en versant des larmes amères, baisa pieusement un coin du drap funèbre semé de fleurs, prononça une ardente prière, et disparut aussi silencieusement qu'il était venu.* » (8), par un article isolé paru en 1924 dans le journal *Le Quotidien de Paris* qui, sans vraiment apporter de fait nouveau, reprend la belle aventure de l'archiduc à travers le témoignage de la sœur de Ludmilla Stübel, épouse de Jean Orth (9).

Cette brève évocation de la vie de Jean Orth, qui est le résumé de plusieurs livres (voir page 63), ne laisse aucune place à des visites répétées au curé de Rennes-le-Château si ce n'est pendant la courte période devant son grand départ : entre novembre 1889 et février 1890. Dans l'un de ses ouvrages, Pierre Jarnac écrit : « *On sait, en effet, qu'il y vint grâce à des procès-verbaux du Deuxième Bureau et des rapports de gendarmerie.* ». Or, aucun de ces procès-verbaux n'a jamais été publié ni partiellement ni intégralement. À ce sujet, ont été interrogées les archives de la Gendarmerie Nationale qui sont réparties sur quatre sites du territoire. Trois sont situés dans la région parisienne : Fontainebleau, Vincennes, Alfortville. Le quatrième site est à Le Blanc, dans le département de l'Indre. Aucun des correspondants qui a répondu n'a pu retrouver dans ces diverses archives la trace d'un quelconque procès-verbal ou main courante liés à cette question. Dans *Le Midi-Libre* du 13 février 1973, paraissait un article écrit sous la plume de Francis Attard qui relatait le témoignage de René Espeut indiquant : « *Je suis né à Espérasa. Ma famille connaissait la famille Desarnaud (sic). En 1925, à l'âge de quatorze ans, je montais régulièrement à Rennes-le-Château. J'allais voir Marie Desarnaud. Elle vivait assez misérablement. J'étudiais mon harmonie sur les orgues du salon qui ont disparu. Dans la bibliothèque de la tour Magdala, j'ai lu toute la correspondance du prêtre avec son avocat ecclésiastique au moment de son procès en Cour de Rome. C'est bien en recueillant de l'argent pour dire des messes que l'abbé Saunière a pu construire son domaine. Il faisait paraître des petites annonces dans la presse catholique du monde entier. J'ai pu lire leur texte et j'ai vu les milliers de réponses.* ». C'est alors que René Espeut poursuit : « *Vous savez sans doute que lors de la guerre de 1914-18, l'abbé Saunière a été soupçonné d'espionnage au profit des Allemands. La présence à la villa Béthanie, de Jean de Habsbourg, cousin de l'empereur d'Autriche – Hongrie, avec d'autres invités parisiens du prêtre, n'était pas étrangère à ces soupçons. Sans me prononcer, je suis autorisé à vous faire deux révélations. La première : le baron Von Kron, chef des services secrets allemands, a résidé à Barcelone, durant la guerre. Le 2^e Bureau s'est demandé après coup si le domaine de l'abbé Saunière n'était pas un relais idéal pour les agents ennemis entre l'Allemagne et l'Espagne. Mais bien sûr, rien n'a pu être prouvé. La seconde touche certainement à un secret d'État : à cette époque un couvent proche de Rennes-le-Château avait une religieuse allemande pour mère supérieure. C'était la propre sœur du Kaiser... » (10).*

Si la première partie des informations rapportées par M. Espeut au sujet du trafic de messes du curé de Rennes-le-Château peut s'avérer exacte, René Descadeillas s'inscrit en faux pour la seconde :

(8) *L'Archiduc Jean-Salvator (Jean Orth)* par A. de Fauciny-Lucinge, éditions Émile-Paul, 1911, page 61.

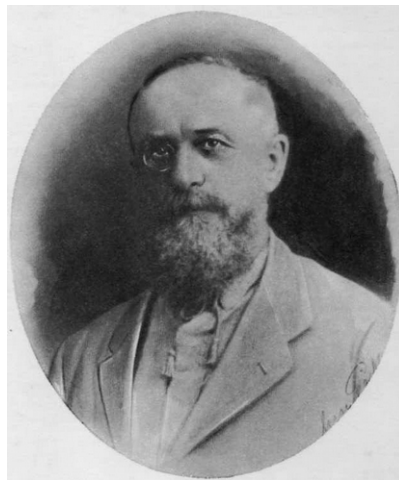
(9) *Le Quotidien de Paris*, La « *Légende* » de Jean Orth, lundi 7 avril 1924.

(10) *Midi-Libre*, toutes éditions, du 13 février 1973 : *Des forces occultes protègent le trésor de Rennes-le-Château* par Francis Attard.

« Ce que raconte M. Espeut est vrai, correspond en tout cas à ce qu'on sait de la réalité. Il est malheureux qu'il gâche la bonne impression que laissent ces paroles par d'autres fort sujettes à caution : il mentionne à son tour la présence chez l'abbé Saunière d'un archiduc d'Autriche, cousin de l'empereur François-Joseph, une des trouvailles de M. de Sède qui donne même le nom de ce haut personnage ! Comme si ce n'était pas suffisant, il ajoute que pendant la guerre, un couvent proche de Rennes (lequel, allez donc voir !) avait pour supérieure une religieuse allemande, une propre sœur du Kaiser ! » (11).

L'ancien conservateur de la Bibliothèque municipale de Carcassonne explique en effet que la princesse Victoria donna quatre filles à son époux Frédéric III : Charlotte, princesse de Saxe-Meiningen, Victoria, princesse de Schaumbourg-Lippe, Sophie, reine de Grèce, et Marguerite, princesse de Hesse. Aucune ne fut supérieure d'un couvent catholique dans le Midi de la France ! Quant aux soupçons d'espionnage, la source en est le docteur Espezel d'Espéras qui avait pris en grippe l'abbé Saunière et qui ne manquait aucune occasion de signaler aux gendarmes les comportements du prêtre qui lui semblaient ne pas être conformes à la bonne conduite.

Mais en 1988, Gérard de Sède lance une nouvelle piste : *Seulement voilà : Il y avait un autre Jean Orth*, écrit-il (12). *C'était le fils de Léopold II de Habsbourg-Toscane, cousin de François-Joseph. Né le 10 décembre 1858 et déclaré mort le même jour, il fut élevé en secret au Luxembourg dans une famille du nom de Orth qui le fit passer pour son fils. Pourquoi cette romanesque substitution d'identité ? Tout simplement pour des raisons dynastiques, les Habsbourg-Toscane étant, généalogiquement, plus légitimes que ceux de Vienne. La police austro-hongroise ne cessa de persécuter ce second Jean Orth partout où il se réfugia et finit par l'assassiner en Égypte. Ce Jean Orth numéro deux se trouvait ainsi par rapport aux Habsbourg régnants dans la même situation que les (éventuels) descendants de Louis XVII par rapport aux Orléans et au comte de Chambord. Il est, dès lors, facile de comprendre que des documents établissant sa véritable identité étaient hautement explosifs.* ».



Jean Orth

Et Gérard de Sède, pour corroborer ses dires, de tisser un lien éventuel avec l'ouverture par Bérenger Saunière d'un compte à la banque austro-hongroise Fritz Dörge de Budapest (13).

(11) *Mythologie du trésor de Rennes, histoire véritable de l'abbé Saunière curé de Rennes-le-Château* par René Descadeillas, éditions Savary, 1988, p. 108.

(12) *Rennes-le-Château, le dossier, les impostures, les fantasmes, les hypothèses* par Gérard de Sède, éditions Robert Laffont 1988, pages 250 et 251.

(13) *Ibid.* p. 255.

Ici, Gérard de Sède tisse un lien bien tenu étayé seulement par une unique enveloppe publicitaire retrouvée dans les papiers de l'abbé Saunière (fonds *Philippe Marlin*). Elle annonçait une loterie à laquelle était invité à participer l'abbé. Hormis la date du 8 mai 1902 où il note sa réception dans ses carnets, nulle autre trace d'un envoi n'indique qu'il avait ouvert un compte dans cette banque (14) ! Seul Gérard de Sède prétend à la page 35 de *Signé : Rose + Croix* : « *Fait plus étrange encore, nous avons découvert en 1971 à Budapest trace du compte que Bérenger Saunière possédait dans cette ville à la banque Fritz Dörge, rue Lajos Kossuth.* ». Hélas, l'auteur de cette affirmation ne produit rien qui ne l'étaye !

D'autre part, Gérard de Sède se trompe en prétendant que c'est la police austro-hongroise qui assassina *Jean Orth numéro deux* ! En réalité, celui-ci, retiré en Égypte depuis des années, fut victime de la conjoncture de cette période d'après guerre. L'Égypte, alors sous protectorat anglais, revendiquait son abolition et le départ des occupants. Dans ce climat tendu et incertain, les Européens se sentaient menacés. Jean Orth, qui donnait des leçons d'astronomie, prit à la légère, semble-t-il, les mesures protectrices décidées devant la gravité de la situation.

« Le 23 décembre 1921, il se rendit à la villa du prince Michel Loutfallah, à Gesireh, en dehors des faubourgs de la ville (Le Caire), afin de donner sa leçon d'astronomie. Au retour, ne trouvant aucun tramway en cette période de grève, il se renseigna sur la situation et apprit que les manifestants s'étaient rendus au cœur de la ville. Il n'hésita pas alors à parcourir à pied les quatre kilomètres qui le séparaient de son domicile. Il avait presque atteint son domicile lorsque, soudain, sept Arabes surgirent, l'entourèrent et, bien qu'il se défendit énergiquement, lui plongèrent chacun à deux reprises leurs longs couteaux dans le corps. Jean Orth, lacéré de blessures profondes, tomba à terre, sans connaissance ; ses agresseurs s'enfuirent et disparurent. Quelques minutes plus tard, un passant donna l'alarme. Le blessé fut transporté à l'hôpital anglo-suisse du Caire mais, hélas, lorsque son épouse et son fils, alors âgé de dix ans, arrivèrent à l'hôpital, il avait déjà rendu le dernier soupir. Jean Orth fut enseveli le surlendemain de l'attentat, soit le 25 décembre 1921, jour de Noël. » (15).

Le quotidien *La Bourse égyptienne* relate le tragique événement en ces termes :

« Nous nous sommes livrés à une enquête au sujet de l'assassinat du professeur Jean Orth, dont nous avons annoncé les premiers détails dans notre numéro de samedi dernier. La malheureuse victime a été attaquée au jardin Rossetti vendredi soir. Sa femme, informée de l'assassinat, s'est rendue à l'hôpital des Diaconesses où on avait transporté immédiatement la victime qui a expiré dans la nuit de vendredi, à minuit. L'autopsie faite a prouvé que l'astronome avait été criblé de coups de couteau dont six portés dans la région du cœur et au cou qui ont précipité la mort. L'enquête de la police a établi d'une manière absolue que Jean Orth a été assassiné par les manifestants. Le corps a été trouvé dans la rue peu après le passage d'une manifestation. Le procès-verbal a été dressé en ce sens par la police. » (16).

(14) On retrouve plusieurs traces de courriers émanant de banques dans les carnets de l'abbé Saunière l'invitant à participer à des loteries : le 2 février 1902, le 7 novembre 1907 etc. On retrouve aussi d'autres exemples de loteries pour lesquelles il reçut des courriers : italienne, artistes lyriques etc.

(15) *Les mémoires de Jean Orth 1859 – 1921, une énigme à la Cour de Toscane*, éditions du Mont-Blanc, 1974, pp. 152 et 153.

(16) *Ibid.* pp. 154 et 155.



Jean Orth en 1908

Il est probable que l'étonnement de René Descadeillas soit fondé puisqu'à l'époque où Jean-Salvator est susceptible de s'être rendu à Rennes-le-Château, il est en plein préparatifs de départ pour l'Amérique du Sud. Il serait alors étonnant, qu'abandonnant ses titres et la plupart de ses effets personnels en Autriche, il se rende dans l'Aude pour acquérir des objets de collections (17). D'autre part, pendant la période où René Espeut situe *la présence à la villa Béthanie de Jean de Habsbourg*, c'est-à-dire après fin 1906, début 1907 qui est celle de la fin de sa construction, ce dernier était en Amérique du sud !

Mais alors, qui était ce visiteur que les villageois surnommaient *Monsieur Guillaume* ? Antoine Captier, qui est originaire de Rennes-le-Château, a questionné les villageois. Il a rapporté plusieurs témoignages indiquant qu'un ou plusieurs étrangers étaient venus alternativement rendre plusieurs visites à l'abbé Saunière durant des années. Collectionneurs, antiquaires et probablement bijoutiers renommés, le but de leurs passages était d'acquérir certaines pièces rares de valeur extraites d'un trésor découvert par le curé.

(17) Comme l'écrit Maurice Paléologue à la page 25 de son livre *Le destin mystérieux d'un archiduc Jean Orth*, il est vrai que Jean-Salvator entreprenait exclusivement des recherches sur l'histoire de l'art dans l'Autriche médiévale. Il collectionnait donc des ouvrages anciens, des tableaux, des statues, des gravures, des bronzes, des médailles, des céramiques, des bijoux, des pièces d'orfèvrerie et de ferronnerie, des armes, des armures, des étoffes, des meubles etc. avec lesquels il décorait le château d'Orth dans le Salzkammergut sur le lac de Traun. Mais, il est probable que ses nouvelles conditions de vie, à partir de 1890, sur la mer bien sûr, mais aussi celle qu'il choisit ensuite de vivre dans son exil volontaire loin du confort de la cour d'Autriche l'avaient contraint d'abandonner sa passion et ses trésors matériels à son ancienne existence.

Hélas, ne connaissant pas l'époque des premières visites faites par ces personnes, il demeure impossible de déterminer précisément celle de la découverte de ce trésor. L'un de ces visiteurs a laissé le souvenir à Rennes-le-Château d'une personne portant un fort accent provenant d'un pays de l'est ou du nord. Mais les étrangers de ces pays se faisant suffisamment rares dans un village retiré de l'Aude, il était bien difficile aux habitants d'attribuer, à un accent inhabituel pour eux, une nationalité bien définie. Il est pourtant possible qu'ils désignaient un antiquaire hollandais, Monsieur Schwab, que l'on dit être venu plusieurs fois à Rennes-le-Château pour acheter certaines des pièces rares, et de grande valeur, provenant du trésor de l'abbé Saunière ? Cette hypothèse pourrait en tous cas répondre à la question que se posait justement à la page 45 de *Mythologie du trésor de Rennes* René Descadeillas : « *Mais alors, d'où provenaient les mandats qu'on adressait en si grand nombre au curé de Rennes ? Certains d'entre eux n'étaient-ils pas émis en Belgique, en Rhénanie, en Suisse ?* »

Patrick Mensor

Références consultées :

Je Sais Tout n° 19, *L'Archiduc mystérieux, Je sais tout retrouve Jean Orth*, pages 41 à 46, 15 août 1906.

L'Archiduc Jean-Salvator (Jean Orth) par A. de Fauciny-Lucinge, éditions Émile-Paul, 1911.

Le Quotidien de Paris, *La « Légende » de Jean Orth*, lundi 7 avril 1924.

Dans l'ombre de Meyerling, le secret de l'archiduc Jean-Salvator dit Jean Orth (1852 – 19..?) par George Delamare, collection « En marge de l'Histoire », éditions Sfelt, 1951.

Le destin mystérieux d'un archiduc, Jean Orth par Maurice Paléologue de l'Académie Française, aux éditions La Palatine, 1959.

Mayerling par Célia Bertin, Le Cercle Historia, Librairie Jules Tallandier, 1966.

L'Or de Rennes ou la vie insolite de Bérenger Saunière curé de Rennes-le-Château par Gérard de Sède, éditions Julliard, 1967.

Midi-Libre, toutes éditions, du 13 février 1973 : *Des forces occultes protègent le trésor de Rennes-le-Château* par Francis Attard.

Les mémoires de Jean Orth 1859 – 1921, une énigme à la Cour de Toscane, éditions du Mont-Blanc, 1974.

Rennes-le-Château la colline envoûtée, par Jean Robin, éditions Guy Trédaniel 1982.

Mythologie du trésor de Rennes, histoire véritable de l'abbé Saunière curé de Rennes-le-Château par René Descadeillas, éditions Savary, 1988.

Rennes-le-Château, le dossier, les impostures, les fantasmes, les hypothèses par Gérard de Sède, éditions Robert Laffont 1988.

Envoyer vos commentaires à : patrick.mensor@rennes-le-chateau-doc.fr
ou directement sur la news